

Chars et canons

Autor(en): **Bauer, Eddy**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **117 (1972)**

Heft 4

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-343769>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Chars et canons

NOTE DE LA RÉDACTION

Ce numéro de la Revue militaire suisse était composé quand nous est parvenue la nouvelle du décès du lieutenant-colonel Eddy Bauer. La disparition de ce collaborateur brillant et fidèle est une perte immense pour notre périodique militaire romand. Nous aurons à cœur de lui rendre dans un prochain numéro l'hommage qui lui est dû.

La maison d'éditions lausannoise EDITA vient de faire sortir de presse, deux volumes que nous croyons dignes de retenir l'attention soutenue de ceux de nos camarades qui s'intéressent tant à l'histoire de la guerre qu'à l'évolution des techniques militaires; l'un nous retrace l'histoire des chars, l'autre, celle de l'artillerie et de ses projectiles.

* * *

L'*Histoire illustrée des blindés* que nous avons sous les yeux, a pour auteur M. Armin Halle, aujourd'hui porte-parole adjoint au Ministère de la Défense à Bonn, lequel, en la personne de M. Carlo Demand, s'est adjoint les services d'un illustrateur de grande classe; pour un volume de 174 pages *in quarto*, ce ne sont pas moins de 72 illustrations en couleurs qu'il nous a livrées, la plupart sur double page et toutes d'une rare élégance et d'une admirable fidélité. En appendice dudit volume, nous lui devons encore un « tableau comparatif des blindés à l'échelle 1:75 » qui nous conduit de 1902 à 1970, année qui aurait dû voir la sortie en série du char germano-américain MBT 70.

Le texte de M. Armin Halle s'appuie sur une bibliographie du sujet, que nous retrouvons imprimée en fin de volume, et à laquelle nous n'aurions que peu de titres à ajouter.

L'auteur prend son départ à Babylone à l'aube du 2^e millénaire avant notre ère. Dès cette époque et jusqu'à la fin du Moyen Age, se perpétue, comme le marque l'auteur, l'engin blindé qui est un moyen de siège, destiné à protéger l'arme chargée de battre les remparts (bélier puis bombarde), contre les flèches, carreaux et autres projectiles, tirés des créneaux. En campagne, d'autre part, on relèvera à la même rubrique, la « charrerie » légère des armées antiques du Moyen-Orient, formées de véhicules légers qui s'armaient, si l'on ose dire, de deux archers, chargés de porter le trouble dans la formation adverse. L'éléphant de combat, que M. Halle n'a pas négligé, devait satisfaire à la même mission.

Eléphants et chars échouèrent devant la phalange grecque, puis devant la légion romaine, et, quant aux chars, ne jouèrent qu'un rôle épisodique au Moyen Age, ainsi qu'à Laupen en 1339. C'est aussi que les chevaux entraînant ces véhicules tombaient sous les coups des archers et arbalétriers, puis coulevriniens de l'ennemi. Une première tentative de libérer le char de la propulsion animale consista à l'équiper de voiles, ainsi que Voltaire le suggérait à Frédéric II, mais le grand homme de guerre qu'était le vainqueur de Leuthen, ne donna aucune suite à cette proposition.

Au début de ce siècle, l'invention du moteur à explosion conduisit à celle du véhicule automobile indépendant du rail. Aussi bien, sans attendre 1914, voit-on des inventeurs allemands, autrichiens et anglais lancer l'idée d'autos légèrement blindées et armées de mitrailleuses. Faut-il, comme le fait l'auteur, incriminer la myopie des états-majors qui ne donnèrent aucune suite à ces suggestions? Pour avoir vécu comme enfant les premières années de l'automobile, nous avons conservé le plus vif souvenir de sa fragilité, et l'on peut se demander de la sorte si des formations d'autos blindées se fussent, à l'épreuve, montrées plus endurantes que les escadrons des Richthofen et des Sordet...

Fin octobre 1914, le front se fige entre la frontière suisse et la mer du Nord. D'où l'idée qui naît simultanément en France et en Angleterre, de réaliser des véhicules tout terrain, capables de porter le feu de leurs armes au milieu des défenses adverses. Or, au même moment, la chenille permettait de faire passer cet audacieux programme du domaine de l'utopie à celui de la réalité.

M. Armin Halle attribue cette invention à l'ingénieur allemand Julius Schneider qui, dès 1870, proposait la construction d'un véhicule de transport « à roues dentées reposant sur une bande de roulement sans fin ». Sans nous inscrire en faux contre cette affirmation, nous devons faire remarquer que quelques années auparavant, le français Clément Ader recommandait, sans plus de succès, un tracteur de ce type au maréchal Niel, et qu'aux approches du premier conflit mondial, la machine agricole due à l'ingénieur américain Holt ne devait rien non plus aux deux inventeurs précités.

Ce qui démontre combien sont vaines, dans le domaine de l'invention, certaines querelles de priorité, et l'on remarquera à ce propos que les inventeurs français et anglais de l'engin blindé et chenillé, soit les

colonels Estienne et Swinton, travaillèrent dans le plus grand secret et en pleine indépendance l'un par rapport à l'autre.

Quoi qu'il en soit, l'« artillerie d'assaut » du premier et la « Section lourde du corps des mitrailleuses » du second ne se proposaient rien d'autre que de faire brèche dans le dispositif ennemi, mais sans prétendre à l'exploitation qui, selon les errements de l'époque, demeure dévolue à la cavalerie classique. En 1920, le général Estienne propose à l'arme blindée des objectifs stratégiques; il sera suivi par son camarade J. F. C. Fuller, puis entreront en lice pour plaider la même cause, les Liddell Hart, les Charles de Gaulle, les Doumenc, les Eimannsberger, les Guderian, les George S. Patton, les Toukhatchevsky, mais il y a lieu de relever qu'à l'échelon gouvernemental, il n'y eut que deux hommes pour leur faire crédit: Paul Reynaud en France et Adolf Hitler en Allemagne...

Pousser plus loin cette analyse nous entraînerait trop loin. Bornons-nous à dire que l'historien trouvera dans cette remarquable publication la description de la plupart des chars qui s'affrontèrent entre 1939 et 1945, et l'officier, des notices sur le plus grand nombre des véhicules blindés de combat que l'on trouve aujourd'hui de part et d'autre du rideau de fer, y compris le *Strv 103* « s » suédois, mais à l'exception — regrettons-le — de nos *Pz 61* et *Pz 68*.

* * *

Canons: Histoire illustrée de l'artillerie nous retrace en 216 pages *in quarto*, l'évolution de l'arme savante depuis la fin du XIII^e siècle qui vit en Europe la première fabrication de la poudre noire (soufre, salpêtre, charbon de bois) et l'époque immédiatement contemporaine marquée, rappelons-le, par le passage de l'explosif chimique à l'explosif physique.

De même que l'ouvrage que nous analysons tout à l'heure, ce volume se distingue par une abondante et luxueuse illustration, en noir et en couleurs, hors-texte et dans le texte. Mais encore, ce faisant, l'éditeur nous a épargné les redites, c'est-à-dire les clichés qui, depuis cinquante ans, traînent dans les historiques consacrés à ce grand sujet. Nous n'en voulons pour preuve (pp. 92-95) que les dix planches gravées qui nous représentent, pour le milieu du XVIII^e siècle, la fabrication du canon de bronze, depuis la confection du « trousseau », première opération du moulage, jusqu'à la pesée de la pièce démoulée à l'aide d'une balance romaine; même remarque (pp. 172-173) en ce qui concerne

le démontage et le chargement du fameux obusier allemand de 420 mm. qui tira ses premiers obus contre les forts de Liège au début d'août 1914.

Quant au texte, il est l'œuvre de cinq auteurs qui se sont répartis la besogne de la manière suivante :

- M. Erich Egg: chapitre I, *Des origines à la bataille de Marignan* (1515); chapitre II, *De Marignan à la guerre de Trente Ans* (1618); pp. 8-54.
- M. Joseph Jobé: chapitre III, *De la guerre de Trente Ans à la Révolution française* (1789); pp. 55-96.
- Commandant Henry Lachouque, chapitre IV, *La Révolution et les guerres napoléoniennes*; pp. 97-124.
- Philip E. Cleator, chapitre V, *L'artillerie de 1815 à 1870*; pp. 125-152.
- Lieutenant-Colonel Daniel Reichel, chapitre VI: *Un siècle d'artillerie moderne* (1871-1970); pp. 153-200.

S'ensuivent un *Répertoire de quelques bouches à feu caractéristiques*, abondamment et intelligemment illustré (pp. 201-213), et une bibliographie de quelque cent cinquante ouvrages anciens et modernes traitant du sujet en français, en anglais et en allemand.

Comme *L'Histoire des blindés* de M. Armin Halle, les *Canons* qu'Edita vient de faire sortir de presse méritent de retenir l'attention de l'historien et de l'officier.

En ce qui concerne le premier, le recul des temps et la formidable accélération du progrès technique qui caractérise notre époque, lui rendraient le passé militaire de notre continent tout à fait incompréhensible, s'il ne disposait pas en la personne de MM. Erich Egg et Joseph Jobé, de guides capables de lui exposer avec clarté et pertinence, les problèmes techniques et tactiques que posait à un François I^{er}, à un Gustave-Adolphe, à un Louis XIV, à un Frédéric II, le canon de bronze à traction animale, se chargeant par la bouche et tirant jusqu'aux environs de mille mètres un boulet de fonte de quelques kilos. N'oublions pas, en effet, que pour nos petits-enfants, la « plus belle conquête de l'homme » est devenue un animal presque aussi préhistorique que l'« ure » de nos problèmes de mots croisés.

Voici quelques semaines, on enregistrerait avec regret le décès du probe et pénétrant historien militaire français que fut le commandant Henry Lachouque. Le chapitre qu'il a consacré au rôle joué par l'artillerie

durant les guerres de la Révolution et de l'Empire, dans l'ouvrage que nous analysons, constituerait donc son chant du cygne, digne à tout point de vue des meilleures pages qu'il avait naguère consacrées aux grandes journées de Fleurus, d'Austerlitz et de Waterloo.

Comme de juste, la grande figure de Napoléon Bonaparte s'avance sur le devant de la scène de cette tragédie de vingt-six ans, tant en raison de sa personnalité géniale, qu'en tant que représentant le plus qualifié de cette renaissance de la pensée militaire française qui réagit si heureusement aux tristes épisodes de la guerre de Sept Ans. En ce qui concerne plus précisément notre propos, nous n'aurons garde d'oublier que le Grand Empereur a écrit quelque part: « L'artillerie fait aujourd'hui la véritable destinée des armées et des peuples. »

La sollicitude éclairée que Napoléon portait à l'arme savante revêtit, la part faite à ses excellents maîtres de La Fère de Valence et d'Auxonne, les deux aspects suivants: d'une part, l'attribution à titre organique d'une formation d'artillerie à chaque division d'infanterie et de cavalerie; d'autre part, la constitution à l'échelon du corps d'armée et de l'Armée, d'une masse d'artillerie dont l'action d'ensemble détermine désormais le centre de gravité de l'action tactique.

C'est ainsi que l'Empereur, à Austerlitz, engage 80 pièces sur le plateau de Pratzen, qu'il en aligne 100 sur un front de 2000 mètres, à Wagram, et que, le 6 septembre 1812, 400 canons et obusiers foudroyent les positions russes de Borodino. Sous des chefs aussi avisés que les Sénarmont, les Eblé et les Lariboisière, ces concentrations d'artillerie suppléent à la détérioration progressive de l'infanterie française, mais elles ne le font pas sans de lourdes contreparties: excessive consommation de munitions, ainsi qu'on le constate à Leipzig, longs délais de mise en place, comme on le vit à Waterloo, où l'état du terrain contraignit Napoléon de concéder deux heures à Wellington...

Il appartenait à M. Philip E. Cleator de traiter de l'évolution de l'artillerie entre 1815 et 1871, période capitale de ce qu'on appelle communément la « Révolution industrielle », et au cours de laquelle on passe progressivement du bronze à la fonte et de la fonte à l'acier, du chargement par la gueule au chargement par la culasse, du boulet et de l'obus sphérique au projectile cylindro-conique.

Dans cette revue, l'auteur ne s'est pas borné à la seule compétition franco-prussienne où le nom de Friedrich Krupp s'imposa de la manière

que l'on sait. Il fait leur juste place aux efforts déployés dans le même sens par les techniciens anglo-saxons: les Joseph Whitworth et les William G. Armstrong en Grande-Bretagne, les John A. B. Dahlgren, les T. J. Radman, les Parrott aux Etats-Unis, dont l'apport fut considérable. Si l'on songe qu'à la bataille de Gettysburg, les belligérants de la guerre de Sécession mirent en batterie 634 bouches à feu, à l'aube du 3 juillet 1862, et que, de 1861 à 1865, les Etats du Nord produisirent 7892 canons et obusiers de tous calibres, on conclura que le problème de l'artillerie ressortit dorénavant à la productivité (quantité et qualité) de la grande industrie.

C'est au Colonel E.M.G. Daniel Reichel qu'avait été dévolue la tâche de nous dépeindre le dernier siècle de cette évolution six fois centenaire. Il l'a fait en termes excellents, faisant leur juste part, tant aux problèmes techniques qu'aux questions tactiques. Disons aussi qu'en l'auteur de ce dernier chapitre, nous reconnaissons simultanément l'artilleur passionné et au fait de son métier, et l'érudit directeur de la Bibliothèque militaire fédérale.

Quand on traite du Moyen Age, on se voit souvent contrarié dans sa recherche par la pauvreté de la documentation qui demeure encore à notre disposition. Pour la période contemporaine, c'est beaucoup plus la surabondance et la diversité de la matière qui font difficulté quand on en vient au travail de synthèse. Mais aussi, M. Reichel n'est pas de ceux auxquels les arbres interdisent de voir et de délimiter la forêt.

Concernant les perfectionnements apportés à la bouche à feu et à son projectile entre 1871 et 1914, et les expériences faites au cours des deux guerres mondiales, l'auteur s'est borné à l'essentiel, mais a retenu tout l'essentiel. Nous dirons la même chose des vues prospectives qui lui servent de conclusion, et auxquelles le bon sens recommande de souscrire.

* * *

Nous voici pareillement parvenu à notre propre conclusion, à savoir que les deux publications que nous venons d'analyser, font — forme et fond — le plus grand honneur à l'édition suisse.

Lieutenant-colonel Eddy BAUER (†)